

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 22

Artikel: Autour d'un demi
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

c'est le rendez-vous des bohémiens; c'est pour cela qu'il y a tant de cendres et de débris d'écuellés. Quant aux deux ou trois squelettes découverts au cours des travaux, ce sont les sépultures de ces gens.

Mais il y a autre chose : chaque samedi, la « chette » se réunit dans ce lieu solitaire. Vers minuit, Belzébuth arrive avec son violon, se place à l'entrée du Perte-à-Dzerou et fait danser ses affiliés. Quand ils ont assez tourné, il descend, se plante au milieu d'eux, les questionne sur ce qu'ils ont fait, en les encourageant à continuer. Aux uns, il donne des herbages secrets; à d'autres des pots de graisse pour faire périr les porcs, avorter les vaches ou faire boiter les chevaux. Malheur à l'indiscret qui voudrait aller écouter! Il serait bientôt précipité dans le ruisseau.

Ce vallon sauvage est le paradis des renards, martres, blaireaux, chouettes, effraies. Les anciens souterrains de Saint-Martin et les anfractuosités des rochers leur fournissent des retraites assurées.

Pour en revenir à nos voyageuses, elles prirent le chemin de droite. Au bout de quelques instants, des ronces interceptèrent leur passage, et, comme la nuit arrivait rapidement, ne sachant que faire, elles se blottirent sous un buisson. Pour comble de malheur, une pluie fine se mit à tomber. Un peu plus tard, les cris lugubres du chat-huant résonnèrent contre les parois de rochers, tandis que les renards se répondaient d'une rive à l'autre. Un petit chien, qui accompagnait ces dames, les quittait à chaque instant pour se mettre à la poursuite du gibier. On peut se représenter l'affreuse nuit qu'elles passèrent dans ces parages! N'osant faire un pas, crainte de tomber à l'eau, elles durent attendre le jour pour retourner sur leurs pas. Appeler au secours eût été peine perdue, car nul voyageur ne s'aventure par là de nuit, et les maisons les plus rapprochées sont à une trop grande distance pour que les appels puissent être entendus. Elles rentrèrent au Pâquier transies et complètement mouillées. Inutile de dire qu'elles ne repassèrent plus par ce chemin-là. »

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

I. Formes diverses de la sincérité religieuse, par Paul Stapfer. — La Maison jaune. Scènes de la campagne genevoise, par J. des Roches (Seconde et dernière partie). — III. Un étudiant à Paris en 1819. Lettres et fragments inédits de Rodolphe Töpfer. — IV. Les monastères du mont Athos, par Louis Seylaz. — V. Poésies, par F. Roger-Cornaz. — VI. L'arthritisme, ses causes et son évolution, par le Dr J. Taillens. — VII. Quelques scènes comiques de la vie militaire en France, par le lieutenant-colonel Emile Mayer. — VIII. Chroniques parisiennes, italienne, hollandaise, américaine, suisse allemande, politique. — XIV. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque Universelle*, Place de la Louve, 4, Lausanne (Suisse).

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

La route ensorcelée.



Il est curieux d'observer l'effet bizarre qu'exercent les bons vins sur le système humain de la locomotion. Pour regagner au plus tôt sa demeure, le pocharde — contrairement à l'axiome le plus élémentaire de la géométrie — s'évertue à trouver dans la ligne courbe le plus court chemin d'un point à un autre. Il zigzague à travers la route, décrivant en sa course hasardeuse les arabesques les plus compliquées et les plus fantaisistes. C'est de là que vient la descriptive expression parisienne « faire du feston ».

Un homme « festonnait » donc l'autre soir dans une large avenue. Ce n'était point un ivrogne; au contraire, c'était une personnalité bien connue, un savant qui s'en revenait d'un grand banquet donné en l'honneur d'une sommité

scientifique. Il était tard; la lune, en son plein, éclairait d'une lueur blafarde la route que striaient de larges traits noirs l'ombre des arbres aux grands fûts rectilignes.

Dans l'ombre d'un de ces troncs, une petite tranchée transversale traîtreusement se dissimulait. L'absorption d'un riche repas, copieusement arrosé, n'a jamais contribué à exercer l'acuité visuelle. Notre homme donna donc dans le fossé et roula de tout son long dans la terre fraîchement remuée.

Tout étourdi de sa chute, il se relève en maugréant, et jure — comme le corbeau de la fable — qu'on ne l'y prendrait plus. Pénétré de cette résolution salutaire, il reprend son chemin, regardant à chaque pas où il pose le pied.

Soudain, il aperçoit une étroite et longue bande sombre, barrant la route :

— Bon ! Encore un fossé ! fit-il.

Et, prenant son élan, il franchit l'obstacle d'un bond.

Un peu plus loin, le même cas se représente. Sans hésiter, il saute de rechef :

— Quelle route dangereuse ! dit-il. Heureusement que j'y vois clair !

Chose bizarre ! Les fossés se multiplient ! A intervalles réguliers, ils coupent la route, et l'homme inquiet se retrouve à chaque instant devant la menaçante tache sombre. De plus en plus furieux, il saute chaque fois en pestant contre l'impéritie des autorités !

A bout de force, exténué par cette gymnastique inhabituelle, il arrive enfin en ville. Il entre dans la première brasserie venue et s'écroule sur une banquettes d'un air d'infinie lassitude.

Un ami, le voyant ainsi, s'empresse :

— Qu'as-tu ?

— C'est inouï ! lui répond le malheureux. J'ai dû, pour arriver ici, sauter au moins par-dessus une centaine de fossés qui barraient entièrement la grande route.

— Ce n'est pas possible ! Tu l'as rêvé.

— C'est comme je te dis. De telles choses sont inadmissibles. Il n'y a que chez nous que la voirie est si mal faite !

— Pourtant... Je ne peux pas croire...

— Je te le prouverai.

Et c'est ainsi que le lendemain les deux amis s'en furent sur les lieux pour tirer l'aventure au clair. O miracle ! La route était lisse et plane ! De fossés point, si ce n'est une toute petite fouille, celle dans laquelle le promeneur attardé avait butté tout d'abord.

Que s'était-il donc passé ?

Tout simplement ceci :

Trompé par le premier creux qui se confondait avec l'ombre d'un arbre, le malheureux avait pris pour des fossés la raie sombre que projetaient au travers de son chemin les troncs des grands arbres éclairés par la lune.

Et c'est ainsi que le pauvre diable avait sauté autant de fois par-dessus d'imaginaires tranchées qu'il y avait d'arbres au bord de la route.

BERT-NET.

La bibliothèque du bon patriote.

Par la création de leur admirable collection, le *Roman romand*, les éditeurs Payot et Cie, à Lausanne, mettent à la disposition du public qui lit ou qui désire lire, à des prix fabuleusement bas (60 centimes) les récits et romans complets de nos écrivains les plus aimés, les plus populaires, les plus justement estimés : après *La Carrochonne* et *La Marquise de Bachelin*, viendront les délicieuses *Nouvelles* de Philippe Monnier, puis les vivantes *Scènes de la vie suisse* d'Edouard Rod; puis le savoureux, le pittoresque, l'immortel *Jean des paniers* de Louis Favrat.

Voici enfin qu'a paru le populaire et si émouvant *Journal de Jean Louis* de Alfred Cérésolo, que nul ne peut lire sans émotion et à qui les souvenirs, qu'on ravive ces temps-ci, des éléments d'il y a quarante ans donnent une actualité nouvelle et prenante. Le choix des œuvres d'Alfred Cérésolo qui est offert en outre au public dans ce volume sera goûté par tous les patriotes : corde militaire, corde

patriotique, corde familiale, corde sentimentale même, tout ce qui vit au profond de nos âmes romandes, Alfred Cérésolo, l'exquis conteur, a su le faire vibrer d'une façon unique dans ses récits où se peint si heureusement l'âme saine et joviale, et sentimentale à ses heures, du paysan vaudois qu'est Jean-Louis.

Rien qu'à parcourir le volume on se sent tout ragailardi par des titres sonores et savoureux comme ceux de *David Trinquet*, *Le notaire de Salins*, *Jean Bracailon*, *La Jambe à François*, *Cambillon*, *Ganganet*, *Madelon*, *Rodoillon*, et le *bourreau de Berne*, tous récits vivants et gais où Alfred Cérésolo a su si bien saisir les nuances et les replis de notre âme campagnarde.

Mais il serait superflu d'en dire davantage; cela sentirait la réclame. Le livre dont nous parlons n'en a nul besoin. On peut seulement ajouter qu'il avait bien sa place dans cette excellente collection du *Roman romand* où MM. Payot et Cie ont entrepris de réunir tous les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale et qui sort des presses des *Imprimeries réunies*, à Lausanne.

COUMEIN ON PAIE SON MAIDZO

Voilà cognâta prau Tenot, lo villio tzappoué dè Velâ-Graubon ? L'irè on iadzo tant malado que sè peinsâvan tré ti pèlo veladzo : « L'è binstou réduit, ci pouro Tenot ! » Eh bin, ne lâi vayan gotta, cliau dzein, et Tenot l'è onco plliè solido que leu. S'è tsô-pou rapicollâ, et ora tzappouéze asse rido qu'on dzouveno. Lo lâi corso bin, po cein que l'è on tot brav'homme.

Mon Tenot l'avâi aubliâ du grantein sa maladi, lo maidzo et lè remido, quan l'a réchu on beliet iô l'irè marquâ :

Honoraires du docteur X.

Pour médicaments Fr. 8

Pour 10 visites : » 40

En tout Fr. 48

— Euh ! t'è bourlâi pî ! quarante-houi francs ! que fâ lo tzappoué (l'è on boquenet retrein po la mounia), quarante-houi francs !... Lè remido, su bin d'accou de lè payî, m'ant prau fê effet; mâ lè vesetè, lè lâi vu reindre.

LUVI DE LA DÉRUPPA.

AUTOUR D'UN DEMI

ALORS, conseiller, voilà enfin la session terminée. Vous n'en êtes pas fâché, je pense ?

— Ma foi, non, il y a trois semaines qu'on siègeait. Pendant qu'on est à Lausanne, les affaires ne se font pas, à la maison.

— Oh ! enfin, la conseillère est toujours là, tout de même; et les femmes, des jours qu'il y a, ont plus de tête que les hommes.

— Pour sûr, et de langue aussi, les jours de lessive, surtout; et le soir, quand on rentre un peu tard. Pas mèche de pider. Enfin, ce qu'il y a de bon, c'est qu'elles disent les demandes et les réponses.

— Vous en avez fait, de la besogne, cette fois. Ti possible, les papiers n'étaient plus pleins que du Grand Conseil. Mossieu Fallière, l'empereur Guillaume et Cherpillod, le lutteur, devaient être jaloux.

— Ah ! je vous promets, François, qu'on n'a pas chômé. On a un président qui l'expédie les affaires à la vapeur, même à l'électricité. Pas mèche d'aller dîner avant une heure et demie, et alors nix pour les trois décrets d'apéritif. Y fallait d'emblée attaquer la soupe, si on voulait avoir encore quelque chose.

— Alors, vous siégez le matin seulement ? Comme ça vous ne faites jamais que la demi-journée... et vous recevez pourtant toujours la paye entière ?

— Et que ce n'est pas trop ! Vous ne vous figurez pas, mon pauvre François, ce que c'est que de faire d'un matin, cinq ou six lois et autant de décrets, à la filée, avec les amendements, les sous-amendements, tout le diable et son train.

— Oui, sans doute.

— Vous, n'est-ce pas, vous ne faites que des

travaux manuels. Vous vous fatiguez les jambes, les bras, d'accord ; mais vous vous couchez une demi-heure et tout est dit. Tandis que les travaux de tête, les travaux intellectuels... c'est autre chose.

— Oh ! je conçois. Vous savez, conseiller, si je vous ai ça dit, c'est pas pour crétiner, au moins.

— Je sais bien, je sais bien, mais le peuple a de ces idées !... Il croit pardine qu'on va au Grand Conseil pour son plaisir. Y a des fois qu'on s'en passerait bien, allez !

— Je le crois. Cependant, vous avez aussi de bons moments. On a plaisir tout de même à aller par ce Lausanne, qui devient tout à fait une grande ville, à présent. On peut bien s'y amuser.

— Oui, oui, je dis pas, mais y faut pas exagérer. La vie est chère à Lausanne et c'est pas avec ce qu'on nous alloue qu'on peut tant faire de choses. Quand on a payé ses repas, sa couche, quelques trois décis par ci par là et ses cigares, y ne reste plus grand chose.

— Je conçois. C'est sûr, à Lausanne, avec tout leur trafi, ça doit coûter. Y a bientôt plus une maison debout. Mais enfin, vous allez au Théâtre, au Kursaal, au Lumen...

— On y va..., on y va..., voilà..., voilà..., oui ; mais, la plupart du temps, c'est pas pour son plaisir, on est invité... officiellement... Y faut bien se faire représenter.

— Ah ! vous êtes invité ?... Comme ça, alors, vous y allez à l'œil ?

— Sans doute, mais c'est précisément le hic ; y a des compliments, des collations, on n'ose pas s'en aller avant la fin. Je vous assure qu'on aimerait tout autant aller partager un demi avec un collègue, dans une bonne pinte, pour parler un peu de nos affaires, des foins, des moissons, des vendanges, des pommes de terre ; vous comprenez ?

— Et puis aussi des affaires du pays, puisque c'est pour ça que vous allez à Lausanne.

— Oui, oui, un peu, comme de juste. Seulement, on en parle déjà tant en séance, qu'on est tout content de changer un peu.

— Dites donc, conseiller, je suis sûr que c'est bien intéressant, ces séances ?

— Oh ! c'est sûr ; pensez-vous !

— Y restez-vous tout le temps ?

— Où ?

— A la séance ?

— Tout le temps..., tout le temps... enfin... oui... mais vous savez, François, y faut vous dire qu'il y fait rude chaud, dans cette salle du Grand Conseil, surtout à présent qu'y z'ont installé le chauffage central ; y a des tuyaux partout. On a de temps en temps besoin de prendre...

— Une golée...

— Oui, enfin... c'est-à-dire, non... l'air. Mais en tout cas, on est toujours là pour voter, parce que le président fait sonner le rappel.

— Alors... vous votez ?...

— Comme on doit.

— Est-ce que les discussions sont bien longues ?

— Oh ! bien voilà, pas encore tant, quand les avocats ne s'en mêlent pas. Oh ! mais quand y déclanchent, plus mèche de les arrêter. Y n'y a que les femmes qui pourraient y faire. Et puis qu'y commencent toujours leurs discours en disant : « Deux mots seulement, messieurs... »

Aussi, on ça connaît ; ça ne prend plus, à présent. Quand y en a un qui dit : « deux mots seulement », on sait qu'y a une dévidée à la clef et on va prendre l'air.

— Et vous, conseiller, prenez-vous souvent la parole, au Grand Conseil ?

— Moi ?... (le député sort sa montre). Diable, déjà neuf heures ; y faut que j'aille ; je suis sûr que mon gouvernement est déjà sur l'offensive. Au revoir, François ; à on autro iadzo.

X.

JEUNESSE ET PATRIE

On se plaint, non toujours sans raison, de l'affaiblissement du patriotisme, chez les jeunes gens particulièrement. A quoi cela tient-il ? A une foule de causes dont les moindres ne sont certes pas la facilité actuelle des voyages, d'une part, d'autre part l'affluence toujours croissante de l'élément étranger dans notre pays, où il introduit ses mœurs et souvent aussi ses idées.

Comme nous ne pouvons fermer notre porte aux étrangers ni nous confiner dans nos étroites frontières, il faut chercher ailleurs le remède au mal.

Telle a été la préoccupation de M. A. Corbaz, instituteur, à Jussy, qui a écrit sur ce sujet : *De l'éducation civique. Comment éveiller chez les enfants l'idée de patrie ?* un travail très remarquable, que commente et résume l'*Educateur*. Le voici :

On ne peut s'empêcher, dit en substance M. Corbaz, de constater un affaiblissement du patriotisme qui se traduit chez les jeunes gens par un désintéressement de la chose publique, une tendance à railler nos institutions et nos fêtes nationales. « Mais ce n'est-là, ajoute-t-il, qu'un mal passager qui disparaîtra, car la patrie est, au même titre que la famille, une forme nécessaire de la vie sociale, et il ne saurait y avoir, comme d'aucuns le prétendent, antinomie entre ces deux forces qui s'imprègnent et se complètent : la Patrie et l'Humanité. Cependant, il faut le reconnaître et s'en réjouir même, le patriotisme évolue ; de guerrier et agressif qu'il était, il tend à devenir moins exclusif, plus large et plus accueillant. »

Toutefois, il y a nécessité de lutter contre l'annexion morale qui nous menace par suite de l'immigration croissante de l'élément étranger. Cette question est à l'ordre du jour, surtout dans les cantons-frontières, où cette lutte revêt diverses formes. Mais, comme le dit fort bien M. Corbaz, nous nous refusons à voir en cela une recrudescence du nationalisme, ce chauvinisme sectaire qui n'est que la caricature du patriotisme. Et il ajoute : « Nous pensons que nous, membres du corps enseignant, nous devons entrer dans cette joute pacifique et encourager toutes ces volontés qui, animées du même idéal, se sont unies sur le terrain de la prospérité nationale ; nous dirons plus : le maître d'école doit devenir de plus en plus *générateur d'énergie civique*. »

Passant ensuite au rôle que doit jouer l'école primaire dans la préparation du futur citoyen, notre honorable collègue reproche à celle-ci de manquer d'idéal, « d'être trop occupée d'intellectualisme pour façonner des individualités, des volontés agissantes et dirigées vers le bien. »

On s'est longtemps imaginé que la science suffisait à rendre meilleur. V. Hugo ne disait-il pas : « Chaque école que l'on ouvre est une prison que l'on ferme. » On revient aujourd'hui de cette idée en constatant « que les moindres villages ont leurs écoles et que les prisons sont plus nombreuses que jamais. »

Que peut et que doit faire l'Ecole pour développer l'idée de patrie ?

« La patrie est plus encore affaire de cœur que chose de l'esprit et c'est pourquoi il est nécessaire qu'elle soit *sentie* à l'école », suivant l'expression de Michelet.

M. Corbaz examine quels sont les moyens propres à atteindre ce but.

La mise à la scène des grands événements historiques frappe l'imagination de l'enfant et lui fait reconnaître les hommes et les choses des époques qui ont précédé la nôtre. Il en est de même des promenades scolaires à travers la Suisse et des visites de musées.

Les notions constitutionnelles feront le sujet de causeries à l'occasion des manifestations de

notre vie politique : prestation de serment du Conseil d'Etat, élections et votations communales, cantonales ou fédérales, etc.

« Mais l'histoire reste la branche par excellence, car l'on ne saurait assez reconnaître tous les gains spirituels et moraux qu'un peuple peut retirer de la connaissance de son passé. »

Cet enseignement doit être anecdotique, afin d'éveiller la curiosité de l'élève, et qu'il en résulte, comme le demandait Gavard, « un anoblissement de la pensée du peuple, une poussée vers un idéal où la nature du droit devient inséparable de celle du devoir ! »

M. Corbaz émet encore le vœu qu'on introduise dans nos programmes quelques notions d'histoire générale et plus particulièrement des biographies d'hommes ayant une notoriété universelle. Il recommande également les images murales dans les classes, l'étude des chants populaires et un choix judicieux des ouvrages destinés aux bibliothèques scolaires.

Enfin, M. Corbaz termine son très intéressant exposé par une violente attaque contre notre système éducatif :

« L'école et la famille ne sont plus des foyers d'énergie morale ; elles préparent pour la patrie et la société une génération faible, parce que sans idéal, des individus à volonté hésitante, incapables de s'élever au-dessus de la médiocrité et du terre-à-terre journalier.

« L'affaiblissement des sentiments traditionnels qui sont la force d'une nation, l'amoindrissement de la famille, la criminalité juvénile, les suicides d'enfants, tous ces symptômes alarmants de décomposition sociale proviennent d'une seule et même cause, et le remède est d'ordre moral, il est dans une éducation mieux comprise du cœur et du caractère. »

Il nous semble que, dans son éloquente péroraison, notre collègue se soit laissé entraîner à un pessimisme exagéré. Nous reconnaissons que, au point de vue de l'éducation, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et qu'il y a dans ce domaine encore bien des perfectionnements à apporter. Mais ce serait manquer d'équité que de mettre à la charge de la seule école, le déficit moral que l'on constate chez notre jeunesse ; celui-ci nous paraît procéder de causes multiples, de contingences diverses, dont l'école reste impuissante à combattre les effets. »

Cette légère critique ne diminue en rien la valeur du beau travail de M. Corbaz et nous ne saurions trop le remercier pour l'étude consciencieuse qu'il a faite de cette question passionnante comme toutes celles qui ont trait à l'amélioration de notre jeunesse. L. M.

Kursaal. — M. Tapie nous montre actuellement un cinématographe qui vraiment est un modèle du genre pour la netteté et la variété des films. C'est un spectacle à voir. Les soirées passées dans la jolie salle de Bel-Air présentent un triple intérêt ; c'est instructif, c'est émouvant, c'est amusant. On ne se lasse pas et le plaisir est à peu de chose près celui que l'on peut avoir au Théâtre. Si l'oreille seule est sacrifiée, l'œil, en revanche, a la part double. Aussi ne se faut-il pas étonner de l'affluence de public, d'autant que la salle est très bien ventilée.

Théâtre Lumen. — Le nouveau programme du Théâtre Lumen, toujours intéressant, instructif et amusant, offre au public une grande nouveauté présentée en ce moment à Paris. Il s'agit de « Les vipères », scène de « La vie telle qu'elle est », pièce jouée à la perfection et ayant pour sujet une donnée qui intéressera vivement les spectateurs. Il est d'autant plus agréable d'apprécier ces programmes de choix, que le confort, l'hygiène et la ventilation parfaite de la salle, font du Lumen un endroit de délassement dont les agréments équivalent au plein air. C'est un des lieux de rendez-vous les plus appréciés en ce moment, c'est pourquoi tous ces jours, on a pu y constater la présence d'un public trié sur le volet, des principales notabilités de la colonie étrangère, et l'exhibition de fort belles toilettes.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO